Miroirs de Charles IX. Images, imaginaires, symbolique. Sous la direction de LUISA CAPODIECI, ESTELLE LEUTRAT et REBECCA ZORACH. Genève, Droz, « Travaux d'humanisme et de Renaissance », 2018. Un vol. de 288 p.

Michel Simonin regrettait, dans son *Charles IX* (1995), l'absence d'étude d'ensemble sur le règne du fils d'Henri II, long de quatorze ans (1560-1574). Comblé quelque peu ce manque est l'une des ambitions du volume rassemblant les actes d'un colloque tenu en 2011 par L. Capodieci, E. Leutrat et R. Zorach. Le sujet est nettement défini dans l'Avant-propos : dans le sillage de *François I^{er} imaginaire* d'Anne-Marie Lecoq, on s'intéresse aux diverses facettes d'un imaginaire royal – et non pas aux relations d'ensemble entre le roi et les arts ou à un roi mécène (p. 8). Charles IX a souvent été éclipsé par Catherine de Médicis, et la légende d'un roi « violent et extravagant » (de sa passion pour la chasse à son rôle dans la Saint-Barthélemy, il n'y avait qu'un pas à franchir...) ne pouvait manquer de se dissiper devant les faits et les objets qu'on retrouve ou découvre, après une introduction qui évoque synthétiquement les facettes du nouvel Hercule et du « populicide ».

Un colloque ne saurait viser à l'exhaustivité d'une étude comme celle d'A.-M. Lecoq, mais on était en droit d'attendre que ce recueil traite des divers arts servant de miroirs ou de supports de l'imaginaire monarchique : ces attentes sont comblées. Une étude très complète d'Isabelle His remet en contexte la bien connue et passionnante entreprise de l'Académie de musique de Jean-Antoine de Baïf en détaillant les relations du roi « particulièrement mélomane » (p. 230) avec ses musiciens, fournissant une documentation généreuse à l'appui. Nicole Bensoussan replace quant à elle la production de médailles dans le contexte d'une production accrue à partir du règne d'Henri II. Les motifs iconographiques des médailles sont plus flexibles que ceux des monnaies usuelles, mais celles-ci sont plus répandues ; toutes deux participent cependant à un même effort de propagande. Un exemple retient l'attention : celui d'un livret publié après la Saint-Barthélemy qui contient diverses descriptions de médailles et permet de conjuguer flexibilité iconographique et large diffusion de l'imprimé, pour affirmer le triomphe de l'autorité royale.

On a coutume d'affirmer que Charles IX n'est « pas un roi discoureur » et préfère les images (*Un tour de France royal*) : s'il n'a pas eu l'engouement de Henri III pour l'éloquence royale, il n'en a pas moins écrit des vers. Jean-Eudes Girot tâche ainsi de reconstituer non seulement une connivence, mais encore un dialogue du roi avec Ronsard. C'est un roi « éloquent et discret » (p. 87), bénéficiant sans doute d'une idéalisation accrue avec le temps. Bruno Petey-Girard souligne à quel point l'héritage encombrant de François I^{er} « père des lettres » et des Médicis est paradoxalement peu présent sous la plume des dédicataires : une répartition s'opère entre les deux entités du mécénat royal (les lettres pour le roi), selon des règles de convenances qui nous échappent en partie. Enfin, Charles IX, proclamé et reconnu chasseur comme ses ancêtres, est le seul roi à avoir écrit un traité de chasse ; il y conjugue appels à l'autorité des anciens et innovation fondée sur l'expérience. Dans la tradition médiévale et renaissante, l'art de la chasse est associé par allégorie ou métaphore aux amours, mais aussi à une activité intellectuelle et donc à un programme culturel : en ouvrant ce dossier, Patricia Zalamea nous plonge dans une littérature cynégétique assez peu étudiée (avis aux chercheurs).

Une attention particulière est accordée aux évolutions successives de l'image : la littérature réformée n'a pu assimiler qu'un bref temps Charles IX à Josias, jeune roi de Juda qui suscite de grands espoirs (Hugues Daussy). La littérature catholique radicale fait du roi un Saül, ce qui est une incitation à la « guerre sainte » et une menace (Ariane Boltanski). On se demandera si la guerre sainte et la croisade sont des dénominations interchangeables (la croisade a deux sens, puisqu'elle devient « double », p. 173). Dans ces cas comme dans l'œuvre de l'intransigeant évêque catholique Arnaud Sorbin qui compare Charles IX au Christ souffrant

(John Nassichuck), on suit ce qu'il est juste de nommer les « péripéties de l'image » (p. 153) – d'une image qui n'a pas toujours tenu longtemps.

On retient de ces réflexions la grande plasticité des motifs de cet imaginaire du règne : Jean Vignes, qui nous fait parcourir les œuvres de Baïf, musicien mais aussi poète favori du roi, donne à comprendre l'ambiguïté de l'image du roi chasseur que Baïf cherche à tirer à plus haut sens : une prouesse solitaire du roi à la chasse au cerf est une promesse d'exploits ; le roi qui fait taire ses chiens fera taire les détracteurs de l'Académie... mais *post mortem*, cette image change de valeur et devient le symptôme d'une violence difficilement contenue. Valérie Auclair analyse ainsi *L'Histoire françoise de nostre temps*, recueil de dessins accompagnés de sonnets couvrant l'histoire royale, de François I^{er} à Charles IX, et étaye solidement l'hypothèse selon laquelle ces dessins d'abord prévus pour Catherine de Médicis ont été adaptés pour François II, puis Charles IX, la mort de ce dernier signant la fin des adaptations d'un recueil bien malléable. Vanessa Selbach (qui dévoile un nouveau portrait gravé de Charles IX) montre que la naissance de siamois sous Charles IX, « monstre » ou prodige, a pu être comprise comme un espoir de conciliation ou comme le signe de la division confessionnelle – c'est un sous-bassement essentiel du thème des jumeaux fratricides qui nous est livré. Dans cette même perspective, Yves Pauwels montre à quel point le motif architectural des deux colonnes, signalé par d'autres interventions, marque bel et bien l'architecture de l'époque de Charles IX, roi peu connu comme bâtisseur (faute de temps ?) : si ces motifs ne sont pas intrinsèquement originaux, on peut bien parler d'une forme de gémellité architecturale – précisément grâce au contexte. C'est un grand mérite de ce volume de ne pas théoriser un imaginaire de Charles IX comme un ensemble de signes indépendants de toute référentialité : bien au contraire, les signes sont rapportés à un réel, fût-il façonné.

Mentionnons quelques pistes de réflexion que ces contributions inspirent. Le thème du roi soleil appliqué à Charles IX, évoqué notamment par Gaylord Brouhot (p. 69), mais aussi par J.-E. Girot qui l'associe au faste du vêtement royal, mériterait sans nul doute une enquête, car les découvertes n'ont pas manqué depuis le *Ronsard* de D. Ménager. L'application à Charles IX de la prophétie de Magdebourg annonçant un *Carolus redivivus*, un nouveau Charlemagne (p. 16 et *Le Lys et le Globe* d'Alexandre Haran), invite à un examen. Quant à la devise du roi, *Pietate et iustitia*, on l'interprète en suivant Loris Petris (*La Plume et la Tribune*) qui cite le chancelier Michel de L'Hospital et ses sources (p. 10, 115, 197) ; on peut ajouter aux sources de L'Hospital les *Institutions divines* de Lactance (lecture de robin !), où la justice a deux fondements, la piété et l'équité.

L'étude de Henri Zerner et la très complète introduction invitent à distinguer deux types successifs dans les portraits du roi : à partir de 1569 environ se fixe une image du roi qui vieillit peu à peu. Dans nombre de portraits du type de jeunesse, on note une « disjonction » entre les traits juvéniles et un costume ou un armement plein de faste et d'assurance belliqueuse. De ces contributions et d'autres encore naît le sentiment qu'un enfant roi constitue un problème politique, mais encore un obstacle dans la construction d'un imaginaire royal. La conclusion de Rebecca Zorach évoque brièvement la question (p. 273). Suggérons un intertexte pour les vers de Baïf qui voit, après la mort du roi, une malédiction dans un roi enfant (p. 208) : « Malheur à toi, pays dont le roi est un enfant » (Ecclésiaste 10, 16). Il n'est pas interdit de penser que cette phrase, connue, ait compté et pesé sur les imaginations.

On l'aura compris : cet ouvrage riche de trouvailles suggère de nouvelles perspectives et dessine de nouvelles directions de recherche. C'est dire s'il est stimulant.